

La démonstration

La méthode démonstrative comme résidu de l'art de persuader

Hélène Bouchilloux

Philopsis : Revue numérique
<http://www.philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs.

Le présent texte est extrait de :
"Pascal, l'exercice de l'esprit", Revue des Sciences Humaines
(Université Charles de Gaulle-Lille 3), n° 244, 1996.

Philopsis remercie la Revue des Sciences Humaines d'avoir bien voulu
mettre ce texte à la disposition des agrégatifs.

Poser le problème de la signification de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, c'est aussi poser celui de son articulation avec l'opuscule *De l'art de persuader*. Que signifie la reprise des réquisits de la méthode géométrique dans la seconde partie de l'opuscule *De l'art de persuader*, reprise qui s'accompagne, comme on sait, d'une critique de la logique formelle ? Prévenons d'abord que nous laisserons de côté toute discussion d'ordre philologique ou historique sur la liaison des deux opuscules ainsi que sur leur situation au sein de la production pascalienne. Nous intéressera uniquement la question du sens des deux opuscules compte tenu de leur imbrication réciproque manifestée à la fois par leur contenu et par la structure d'exposition de ce contenu, question capitale afin de comprendre en totalité, c'est-à-dire également dans toutes ses parties, l'oeuvre pascalienne.

Nous voudrions développer ici les thèses suivantes : premièrement, l'opuscule *De l'esprit géométrique* présente non seulement les réquisits de la méthode géométrique, mais encore et surtout les réquisits de ce que Pascal

nomme «esprit de netteté»¹, en l'opposant à la confusion des disputes ; deuxièmement, cet «esprit de netteté» qui, en droit, excède l'exercice de la géométrie et vaut pour tous les autres discours, se trouve pourtant cantonné, en fait, dans l'exercice de la géométrie, tous les autres discours étant affectés d'une irrémédiable confusion que la géométrie seule parvient à éviter et à dénoncer tout ensemble² ; troisièmement, pour expliquer cette réduction de l'«esprit de netteté» à la géométrie, à sa pratique mais également à son «esprit»³, il faut replacer la réflexion de Pascal sur la méthode démonstrative dans le cadre plus large de sa réflexion sur l'art de persuader et montrer que la méthode géométrique devient, dans la première partie de l'opuscule *De l'art de persuader*, le terme résiduel d'un art de persuader entièrement ruiné par le péché. L'importance de ces thèses pour discerner ensuite la valeur exacte du dispositif apologétique dans les *Pensées* n'échappera à personne.

Afin d'étayer ces thèses connexes concernant les deux opuscules, nous nous interrogerons d'abord sur la structure de l'opuscule *De l'esprit géométrique*. Deux remarques s'imposent : premièrement, Pascal ne se contente pas d'exposer les réquisits de la méthode géométrique, il insère cette exposition dans un discours plus englobant, qui s'ouvre par l'évocation d'un ordre parfait dont la science est précisément incapable, et qui se clôt par des considérations sur la finitude de la condition physique de l'homme tirées du principe scientifique de la double infinité ; deuxièmement, Pascal interrompt en son centre l'exposition des réquisits de la méthode géométrique pour déplorer que la certitude des principes n'emporte pas une

¹ Voir *O.E.G.*, in : *Oeuvres complètes*, Paris, Seuil, L'Intégrale, 1963, p. 351 : «Mais il me semble, par l'expérience que j'ai de la confusion des disputes, qu'on ne peut trop entrer dans cet esprit de netteté, pour lequel je fais tout ce traité, plus que pour le sujet que j'y traite.»

² Voir *O.E.G.*, p. 349 : «Et je n'ai choisi cette science pour y arriver que parce qu'elle seule sait les véritables règles du raisonnement, et, sans s'arrêter aux règles des syllogismes qui sont tellement naturelles qu'on ne peut les ignorer, s'arrête et se fonde sur la véritable méthode de conduire le raisonnement en toutes choses, que presque tout le monde ignore, et qu'il est si avantageux de savoir, que nous voyons par expérience qu'entre esprits égaux et toutes choses pareilles, celui qui a de la géométrie l'emporte et acquiert une vigueur toute nouvelle.

Je veux donc faire entendre ce que c'est que démonstration par l'exemple de celles de géométrie, qui est presque la seule science humaine qui en produise d'infailibles, parce qu'elle seule observe la véritable méthode, au lieu que toutes les autres sont par une nécessité naturelle dans quelque sorte de confusion que les seuls géomètres savent extrêmement reconnaître.»

La confusion affecte à la fois les «discours familiers» et les «discours de science» (voir *O.E.G.*, p. 351).

³ La géométrie se caractérise en effet par deux avantages : 1) elle met en pratique les véritables règles du raisonnement ; 2) elle possède en outre «l'esprit de ces règles» (voir *O.A.P.*, p. 357). Il y a, au-delà de la pratique de la géométrie, un «esprit de la géométrie» (voir *O.A.P.*, p. 358) qui consiste à comprendre toute la force de ces règles au terme de l'effondrement de l'art de persuader, quand on sait pourquoi tous les discours humains qui ont une portée extra-phénoménale sont condamnés à la confusion «par une nécessité naturelle».

universelle conviction et pour substituer à l'appréhension directe de leur vérité par le coeur une appréhension indirecte de leur vérité par la raison, en invoquant l'impossibilité de leur contradictoire. Il va falloir étudier le contenu de cet opuscule sans minimiser ces deux traits singuliers. On s'interdira ainsi de considérer comme des données marginales les affirmations de Pascal sur l'aspiration de l'homme à un ordre qui outrepassa celui de la géométrie et sur l'assignation de l'homme au seul ordre néanmoins conforme à sa condition, à savoir l'ordre moyen de la géométrie ; on s'interdira également de voir dans le recours au raisonnement par l'absurde une simple vérification en continuité avec l'intuition des principes, alors qu'elle est en rupture avec elle⁴. L'exposé des réquisits de la méthode géométrique se trouve inscrit dans une perspective anthropologique, elle-même rapportée à une perspective théologique. C'est dire que, par-delà l'examen de ces réquisits, Pascal s'efforce de manifester la valeur d'une science consciente de sa portée : non seulement la géométrie témoigne d'un «esprit de netteté» exigible dans les autres disciplines, mais encore elle redouble cette netteté dans la conscience de ses propres limites, les règles du raisonnement dont elle offre, en droit, le modèle à tous les autres discours ne pouvant plus être observées, en fait, que dans une discipline qui n'a justement pas à outrepasser la capacité de l'homme désormais assigné par le péché à la finitude de sa condition. Cependant, loin d'enfermer l'homme dans la finitude de sa condition, une science résolument anti-cartésienne étayée sur l'irréductible clivage du coeur et de la raison, le voue au contraire à l'infini surnaturelle dont le désir d'un ordre parfait est la marque, même si la capacité de l'infini attestée par un tel désir demeure naturellement vide.

On estime souvent que, dans l'opuscule *De l'esprit géométrique*, Pascal ne propose que les réquisits de la méthode géométrique, et il est alors tentant d'effectuer un rapprochement avec les textes de Descartes consacrés, eux aussi, à la démonstration géométrique. On pense même pouvoir superposer la distinction pascalienne du coeur et de la raison — ou, selon les termes dont Pascal se sert dans l'opuscule, la distinction de la «nature» et du «discours» ou de l'«art»⁵ — et la distinction cartésienne de l'intuition et de la déduction⁶. Mais, pour comprendre le texte de Pascal, il ne faut négliger ni son préambule ni son morceau final, comme nous venons de le dire. Or ceux-ci ne démentent pas seulement le rapprochement, ils manifestent incontestablement le caractère anti-cartésien du texte pascalien.

⁴ Nous nous séparons ici de l'interprétation de Bernard Clerté dans son commentaire de l'*O.E.G.*, Paris, Pédagogie Moderne, Lectoguide, 1979 (puis Paris, Bordas, L'Univers des Lettres, 1986).

⁵ C'est en Lafuma 110 que Pascal introduit la distinction du coeur et de la raison, et le terme «coeur» désigne alors l'instance par laquelle sont appréhendés les principes de la géométrie.

⁶ Voir *Règles pour la direction de l'esprit*, III.

Ayant à traiter de la méthode qui permet de prouver les propositions — non de l'art d'inventer mais de l'art de démontrer⁷ — Pascal commence par évoquer une méthode parfaite dont les hommes ont bien l'idée mais qu'ils sont incapables de mettre en oeuvre. Cette méthode consisterait à tenir le véritable ordre ou encore à maintenir l'ordre de manière parfaite, c'est-à-dire à définir tous les termes et à prouver toutes les propositions⁸. Il conviendra de justifier d'ailleurs cette disjonction entre l'ordre de la signification, purement nominal, et l'ordre de la démonstration, réel sinon essentiel. Par rapport à la méthode parfaite, la méthode géométrique se rabat sur un ordre relatif, puisqu'elle consiste à définir tout ce qui ne saurait être entendu sans définition et à prouver tout ce qui ne saurait être reconnu vrai sans preuve. L'ordre de la définition, comme l'ordre de la preuve, est un ordre moyen correspondant à la capacité qui est naturellement celle des hommes eux-mêmes naturellement incapables d'embrasser les extrêmes. Notons que cette affirmation liminaire est corroborée par la conclusion de l'opuscule. Réfléchissant sur le principe de la double infinité qu'il appréhende par le coeur sans avoir à le comprendre ni à le fonder par la raison et qu'il ne peut rétablir physiquement que par l'absurde contre les prétentions abusives d'une raison en quête de compréhension et de fondement, l'homme apprend à se connaître lui-même comme situé entre deux infinis.

Ces deux infinis l'assignent à une finitude ouverte dont il n'est pas possible de déclarer qu'elle le définit puisqu'elle le condamne plutôt, seul parmi les êtres finis de la nature, à l'absence de définition⁹, et qu'elle le rapporte ainsi au seul être infini en qui il est susceptible de se définir. Tel est le discours anthropologique, et même théologique, sous-jacent à l'exposition des réquisits de la méthode géométrique. On aura assurément perçu dans la conclusion de l'opuscule une anticipation du fragment Lafuma 199 (dit «des deux infinis») et ce fragment éclaire en retour la conclusion assez elliptique de l'opuscule. Une réflexion sur l'ordre de la géométrie conduit la raison à déférer à ce qui la surpasse : naturellement, l'instance des principes ; surnaturellement, un Dieu en qui seul l'homme parvient à se définir¹⁰.

⁷ Voir *O.E.G.*, préambule, p. 348-349 : L'analyse est l'art de découvrir les vérités inconnues ; la synthèse est l'art de démontrer les vérités déjà trouvées et d'en faire discerner la vérité.

⁸ Les hommes sont naturellement incapables de cet ordre parfait. Ils ne parviennent pas à enfermer dans le cadre de leurs mots et de leurs propositions l'essence même des choses, comme le montrent les *Pensées* : voir Lafuma 683 et 684. C'est pourquoi il est vain de vouloir conserver l'ordre démonstratif au-delà de la science, dans l'exposé de la morale et de la religion : voir Lafuma 694.

⁹ Jean-Luc Marion remarque justement que Pascal subvertit la distinction cartésienne du fini, de l'indéfini et de l'infini (voir *Sur le prisme métaphysique de Descartes*, Paris, PUF, Epiméthée, 1986, V, § 22, p. 307-310).

Loin de se trouver centré et défini par l'infini dont il porte la marque dans une idée de Dieu inhérente à sa raison, comme l'homme cartésien, l'homme pascalien se voit décentré et rendu énigmatique à lui-même par l'infini dont il porte la marque dans une capacité de Dieu inhérente à son coeur : voir notamment Lafuma 131.

¹⁰ Voir Lafuma 110. Le coeur permet d'appréhender les principes de la géométrie, mais aussi Dieu (connu non par la raison mais par le coeur), et l'on invoque

C'est à la lumière de ces considérations préalables sur la relativité de l'ordre géométrique et sur la situation médiane de l'homme au sein de la nature qu'il va falloir entrer dans le développement principal consacré à la méthode géométrique et aborder, tout d'abord, la question de la définition et de la preuve, puis celle de la certitude et de la conviction attachées aux principes, laquelle fait basculer le texte lorsque Pascal montre que l'ordre naturel de la géométrie est aussi naturellement menacé par les prétentions abusives d'une raison refusant de déférer à une autre instance qu'elle.

Reprenons, en une première partie, la question de la définition et de la preuve, et remarquons d'emblée que Pascal ne justifie pas la disjonction qu'il opère entre l'ordre de la signification, qui est purement nominal, et l'ordre de la démonstration, qui est réel sinon essentiel. Pascal donne comme évident que les géomètres n'usent que de définitions nominales et non réelles, et qu'ils ne découvrent ensuite que les propriétés des objets ainsi désignés sans atteindre aucunement l'essence même des choses. On ne doit pas confondre la proposition qui sert à expliquer le sens d'un mot avec celle qui sert à pénétrer la nature d'un objet, car la première est libre tandis que la seconde exige une preuve, à moins qu'il ne s'agisse d'un principe qu'on aura jugé indémontrable¹¹. Pourtant rien n'est moins évident que cette option épistémologique, qui résulte des considérations anthropologiques et théologiques que nous avons signalées au début et à la fin de l'opuscule. Placé entre deux infinis au sein de la nature, assigné à une méthode elle-même conforme à la place qu'il occupe dans ce milieu — on ne peut ni tout définir ni tout prouver, ni renoncer à toute définition et à toute preuve —, l'homme ne saurait se faire centre des choses ni atteindre par conséquent leur essence : il ne connaît ni le tout ni même la partie, la connaissance parfaite de la moindre partie supposant celle de toutes les autres¹². Aussi en est-il réduit, non pas à l'ignorance, mais à la connaissance imparfaite et infiniment perfectible que représente la connaissance purement phénoménale des objets qui l'entourent¹³. Le nom désigne un objet à ceux qui savent ce qu'il signifie

inutilement la raison pour persuader de ce qui relève d'une autre instance qu'elle. Voir aussi Lafuma 188.

¹¹ Voir *O.E.G.*, p. 351 : «Ce n'est plus une définition libre, c'est une proposition qu'il faut prouver, si ce n'est qu'elle soit très évidente d'elle-même ; et alors ce sera un principe et un axiome, mais jamais une définition...»

¹² Voir Lafuma 199. Voir aussi *Préface au traité du vide*, p. 231 : «Les secrets de la nature sont cachés...»

¹³ L'assignation physique et scientifique à la finitude est aussi bien ouverture à l'infinité : voir *Préface au traité du vide*, p. 231 («Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement ; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion.») ; voir aussi Lafuma 199 («Quand on est instruit on comprend que la nature ayant gravé son image et celle de son auteur dans toutes choses elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches, car qui doute que la géométrie par exemple a une infinité d'infinités à exposer. Elles sont aussi infinies dans la multitude et la délicatesse de leurs principes, car qui ne voit que ceux qu'on propose

soit naturellement, soit par définition ; et une proposition énonce ensuite les propriétés de l'objet ainsi désigné, propriétés aperçues soit naturellement, soit démonstrativement.

Pascal insiste sur l'homogénéité — matérielle sinon formelle — des indéfinissables et des définitions, des indémontrables et des démonstrations. Bien que les indéfinissables et les indémontrables relèvent de la «nature» par opposition au «discours» et qu'il y ait discontinuité entre ces deux formes d'appréhension du sens et de la vérité (l'appréhension naturelle du sens dans les indéfinissables et l'appréhension discursive du sens dans les définitions, puis l'appréhension naturelle de la vérité dans les indémontrables et l'appréhension discursive de la vérité dans les démonstrations), il n'en reste pas moins que indéfinissables et définitions, puis indémontrables et démonstrations se relaient à l'intérieur de la sphère de la signification ou à l'intérieur de la sphère de la démonstration. Il est en effet impossible de tout définir sans que reviennent dans les définitions les termes à définir, et impossible de tout démontrer sans que reviennent dans les démonstrations les vérités à démontrer. C'est la circularité dans laquelle font inévitablement tomber l'extension de l'ordre de la définition et l'extension de l'ordre de la démonstration qui contraint l'homme à recevoir des indéfinissables pour soutenir les définitions et des indémontrables pour soutenir les démonstrations s'il ne veut pas renoncer à tout ordre. Mais cela n'implique pas que les indéfinissables soient d'un autre ordre que les définitions en tant qu'ils manifesteraient autre chose que ce qu'elles manifestent elles-mêmes, à savoir la signification nominale et non pas essentielle des termes ; cela n'implique pas davantage que les indémontrables soient d'un autre ordre que les démonstrations en tant qu'ils manifesteraient autre chose que ce qu'elles manifestent elles-mêmes, à savoir la vérité objective et non pas essentielle des choses. Ainsi, le mot «temps» ne nous apprend pas ce qu'on doit entendre par là mais uniquement ce que tous entendent communément par là — chacun dans sa langue ; et le principe selon lequel l'espace est divisible à l'infini ne nous apprend rien d'autre qu'une propriété remarquable de l'objet que nous désignons communément par l'intermédiaire du terme «espace», propriété remarquable parce que partagée par ces quatre objets simples où semblent se résumer, d'après Pascal, les conditions de toute expérience physique possible : mouvement, nombre, espace, temps¹⁴.

En ce qui concerne les mots «homme» et «être», qui sont mis au rang des indéfinissables¹⁵, Pascal n'exclut pas qu'on puisse leur attribuer un contenu essentiel et pas seulement nominal, qu'on puisse en appréhender la vérité essentielle au-delà du sens des mots, mais cette appréhension d'une

pour les derniers ne se soutiennent pas d'eux-mêmes et qu'ils sont appuyés sur d'autres qui en ayant d'autres pour appui ne souffrent jamais de dernier.»).

¹⁴ Voir *O.E.G.*, p. 351 : «Ces trois choses (mouvement, nombre, espace), qui comprennent tout l'univers, selon ces paroles : *Deus fecit omnia in pondere, in numero, et mensura* (Sap. XI, 21), ont une liaison réciproque et nécessaire. (...)

Le temps même y est aussi compris...»

¹⁵ Voir *O.E.G.*, p. 350.

essence n'est plus du ressort de la science, elle ressortit à l'anthropologie, elle-même ordonnée à la théologie.

Avant de poursuivre, il convient de souligner le caractère anti-cartésien de l'analyse pascalienne, dont on trouve confirmation dans le fragment dit «des deux infinis». Là où Descartes conjoint ordre de la signification essentielle et ordre de la vérité essentielle, Pascal disjoint ordre de la signification et ordre de la démonstration, parce que ni l'un ni l'autre ne porte sur l'essence et qu'il faut éviter de recevoir une proposition sans preuve en la confondant avec une définition libre, à moins qu'on n'ait le droit de la tenir pour un principe dispensé de preuve.

Si Descartes répute indéfinissables certaines notions¹⁶, ce n'est pas en vertu de la clarté du sens qu'on leur prête ordinairement, mais en vertu de la clarté du sens qu'on doit leur prêter de par l'appréhension de leur essence — intuition qui sert de principe à toute déduction ultérieure. Il a donc deux ordres, celui des principes et celui des conséquences. Les principes, qui sont en germe dans notre âme, sont actualisés par l'attention. Il ne faut pas obscurcir la lumière naturelle par des tentatives indiscretes de définition ou de démonstration, il faut seulement la discerner par la réduction méthodique et la fonder dans le *cogito* ainsi que dans la vérité divine.

La divergence entre Descartes et Pascal est totale. Au point de vue épistémologique, le premier développe une science déductible *a priori* à partir de l'intuition intellectuelle des principes¹⁷, le second, une science doublement ouverte à l'infini quant à ses principes et à ses conséquences¹⁸, l'intuition des principes relevant de l'union de l'âme et du corps, non de la seule âme¹⁹. Au point de vue philosophique, le premier fonde la science dans une substance finie qui contient, avec l'idée de Dieu comprise dans la perception de sa propre essence, la marque de la substance réellement infinie qui, ayant créé toutes ses idées, l'assure conséquemment de toutes les vérités qu'elle est susceptible de produire en son esprit, tandis que le second rapporte une science bornée aux phénomènes à la dualité de l'homme, être

¹⁶ Voir notamment *Règles pour la direction de l'esprit*, XII, sur le mouvement, *Principes de la philosophie*, I, art. 10, et *Recherche de la vérité par la lumière naturelle*, sur le doute, la pensée, la certitude, l'existence, et, sur la vérité elle-même, lettre à Mersenne du 16 octobre 1639.

¹⁷ Voir notamment *Discours de la méthode*, VI, et *Principes de la philosophie*, I, art. 24. Pascal récuse cette déduction *a priori* (voir *O.A.P.*, p. 358).

¹⁸ Voir note 13.

¹⁹ Dans la *Préface au traité du vide*, la connaissance scientifique est rapportée aux sens et à la raison. En Lafuma 199, Pascal lie condition physique de l'homme et connaissance scientifique. Voir surtout Lafuma 418 («Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimensions, elle raisonne là-dessus et appelle cela nature, nécessité, et ne peut croire autre chose.») et Lafuma 419 («Qui doute donc que notre âme étant accoutumée à voir nombre, espace, mouvement, croit cela et rien que cela.»).

fini décentré par l'infinité, dont l'essence se reconnaît à la capacité de Dieu qu'il ne cesse de recéler²⁰.

Venons-en maintenant, en une seconde partie, à la question de la certitude et de la conviction attachées aux principes, et à la fracture que cette question provoque dans le texte. Dès le début de l'opuscule, Pascal précise que l'ordre relatif de la géométrie est moins convaincant mais non pas moins certain que l'ordre parfait qui consisterait à tout définir et à tout prouver²¹. Il est moins convaincant car il n'est pas entièrement démonstratif. Le mot «démonstration» signifie non seulement l'opération de la preuve par opposition à l'intuition des principes et la sphère de la preuve par opposition à la sphère de la signification, mais encore toute la démarche synthétique comme art de la preuve par opposition à la démarche analytique comme art de l'invention. Quand Pascal dit que l'ordre géométrique est moins convaincant que l'ordre parfait, il met en cause le défaut de discursivité de cet ordre appuyé sur la naturalité des indéfinissables et des indémontrables²², et le défaut dans la démarche synthétique qu'introduit ce premier défaut²³. Il est cependant certain car il a toute la perfection où les hommes peuvent atteindre en fait d'art démonstratif, la nature le soutenant à défaut de la discursivité. Pascal déclare même, à propos des indéfinissables et des indémontrables, que leur clarté naturelle «convainc la raison plus puissamment que le discours»²⁴. A l'intérieur de l'ordre humain dont la géométrie offre le modèle, la certitude attachée au sens des indéfinissables et à la vérité des indémontrables devrait donc se muer en une parfaite conviction de la raison. Pour n'être pas absolument convaincant dans l'absolu, l'ordre de la géométrie n'en est pas moins aussi convaincant que possible dans le relatif.

Pourtant, force est de constater que tous ne défèrent pas à la naturalité des indéfinissables et des indémontrables et que plusieurs se figurent honorer la raison en la réduisant à la discursivité du raisonnement. Ils veulent comprendre et fonder les principes, refusant leur assentiment à ce dont ils ne sauraient rendre discursivement raison. Après avoir déclaré que la clarté

²⁰ Pascal emploie le terme «capacité» là où Descartes emploie le terme «idée». La capacité de Dieu ne disparaît pas avec le péché, mais cette capacité devient vide et donne lieu à des leurres dont l'amour-propre ayant succédé à l'amour de Dieu est le principe.

²¹ Voir *O.E.G.*, p. 350 : «Car il y en a un, et c'est celui de la géométrie, qui est à la vérité inférieur en ce qu'il est moins convaincant, mais non pas en ce qu'il est moins certain.»

²² Voir *ibid.* : «Il ne définit pas tout et ne prouve pas tout, et c'est en cela qu'il lui cède ; mais il ne suppose que des choses claires et constantes par la lumière naturelle, et c'est pourquoi il est parfaitement véritable, la nature le soutenant au défaut du discours.» ; voir aussi *O.E.G.*, p. 351 : «... de sorte que le manque de définition est plutôt une perfection qu'un défaut, parce qu'il ne vient pas de leur obscurité, mais au contraire de leur extrême évidence, qui est telle qu'encore qu'elle n'ait pas la conviction des démonstrations, elle en a toute la certitude.»

²³ L'ordre parfait «formerait les démonstrations dans la plus haute excellence, s'il était possible d'y arriver» (*O.E.G.*, p. 349).

²⁴ *O.E.G.*, p. 352.

naturelle des indéfinissables et des indémontrables «convainc la raison plus puissamment que le discours», Pascal paraît se rétracter lorsqu'il affirme que «c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement (...) au lieu qu'en effet il ne connaît naturellement que le mensonge»²⁵. Mais une rupture est subrepticement intervenue. Pascal ne parle plus des géomètres qui, par les indéfinissables et les indémontrables, parviennent au contraire directement au vrai, il parle à présent de ces habiles hommes qui, se mêlant de géométrie sans être géomètres et se targuant de ne rien réputer vrai qu'ils ne comprennent, ne parviennent directement qu'au faux²⁶. C'est ainsi que le Chevalier de Méré, ne comprenant pas la division de l'espace à l'infini qu'aucun homme n'est effectivement capable de comprendre, s' imagine comprendre mieux sa partition en points indivisibles, qui n'est pas moins incompréhensible²⁷. L'expérience commune de l'espace démontre cependant l'absurdité de cette thèse²⁸, ce qui suffit à établir la vérité de la thèse contradictoire que les géomètres reçoivent comme un principe et que ceux qui ont à justifier les géomètres peuvent faire recevoir comme une hypothèse vérifiée par la fausseté de sa contradictoire²⁹. Faute de faire sentir le vrai par le coeur, on peut donc démontrer le faux par la raison et retourner la raison contre ceux-là mêmes qui n'hésitent pas à s'en prévaloir indûment.

Nous pouvons maintenant mesurer à plein la portée non seulement extra-géométrique, mais encore ultimement théologique de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, ce qui va permettre de le relier sans peine à l'opuscule

²⁵ *O.E.G.*, p. 352.

²⁶ Voir *O.E.G.*, p. 352 : «Il n'y a point de géomètre qui ne croie l'espace divisible à l'infini. On ne peut non plus l'être sans ce principe qu'être homme sans âme.» Mais ce principe ne laisse pas d'être incompréhensible, et c'est sur ce prétexte que d'habiles hommes refusent de l'admettre : «Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un continu divisible à l'infini : d'où ils concluent qu'il n'y est pas divisible.» (*O.E.G.*, p. 352).

²⁷ Voir *O.E.G.*, p. 352 : «Et néanmoins il n'y en a point qui comprennent une division infinie ; et l'on ne s'assure de cette vérité que par cette seule raison, mais qui est certainement suffisante, qu'on comprend parfaitement qu'il est faux qu'en divisant un espace on puisse arriver à une partie indivisible, c'est-à-dire qui n'ait aucune étendue.»

On peut donc départir la vérité entre deux incompréhensibles, car «tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être» (voir Lafuma 149 et 230) et aller jusqu'à trancher entre des hypothèses métaphysiques contradictoires (voir Lafuma 809).

²⁸ Il suffit de montrer quelles conséquences physiquement incompatibles avec l'expérience de l'espace on tirerait logiquement de l'admission de sa partition en points indivisibles pour réfuter la thèse finitiste et établir sa contradictoire infinitiste.

²⁹ Sur l'identité de méthode de la géométrie et de la physique, voir la lettre au Père Noël du 29 octobre 1647 et la lettre à Le Pailleur sur cette correspondance. Sur la vérification des hypothèses en physique, voir plus particulièrement la lettre au Père Noël, p. 202 : «Mais je me sens obligé de vous dire deux mots sur ce sujet ; c'est que toutes les fois que, pour trouver la cause de plusieurs phénomènes connus, on pose une hypothèse, cette hypothèse peut être de trois sortes.

De l'art de persuader. La «maladie naturelle» qui corrompt la lumière naturelle est une maladie de la seconde nature, imputable au péché, même si elle semble d'abord simplement due à un manque de compétence en matière de géométrie. Dans toutes les disciplines, l'homme doit raisonner à partir de principes qu'il ne comprend pas et ne fonde pas, la raison devant s'ouvrir à une autre instance qu'elle : le coeur en géométrie, et un Dieu «sensible au coeur» partout où l'homme s'enquiert de l'essence des choses, y compris de sa propre essence³⁰. Par le coeur, il saisit le principe scientifique de la double infinité — la science étant la connaissance phénoménale d'un être fini ouvert à l'infinité³¹ —, mais aussi la dualité de sa propre essence, en tant qu'être surnaturellement capable de Dieu et naturellement indigne de Dieu³². Le coeur articule par conséquent appréhension du phénomène et appréhension de l'essence.

Si nous revenons au tout début de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, nous y trouvons l'esquisse de l'opposition entre géométrie et logique formelle que Pascal développera dans la seconde partie de l'opuscule *De l'art de persuader*. Les règles que formule la logique formelle sont celles de tout raisonnement possible, abstraction faite de l'objet du raisonnement. Il n'est pas nécessaire d'explicitier ces règles, car tous les appliquent naturellement quoique implicitement. Les logiciens ne font que compliquer ces règles communes en les explicitant. En revanche, les règles que formule la géométrie sont, à l'encontre du raisonnement spécieux, celles du raisonnement droit que presque tout le monde ignore et qu'il est par conséquent indispensable de rappeler pour éviter la confusion des discours. La géométrie n'a pas seulement le mérite d'exposer les normes du discours, elle a surtout le mérite de discerner les remèdes qu'il convient de prescrire contre sa corruption, une corruption que Pascal déclare quasiment inévitable. Reste à se demander pourquoi les règles du raisonnement droit ne sont plus observées qu'en géométrie, autrement dit en science. Au terme de notre examen de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, il apparaît que la géométrie est une discipline dont l'objet est exclusivement phénoménal. Tant qu'il ne s'agit que d'étudier progressivement les propriétés des objets de l'expérience, en mathématiques ou en physique, au sein d'une communauté qui est celle des savants plutôt que celle des amateurs ou des métaphysiciens³³, il semble qu'on puisse encore mettre en oeuvre les règles de la signification et de la

³⁰ Voir note 10.

Il y a donc, malgré la polysémie du mot «coeur» très bien analysée par Henri Gouhier (voir *Blaise Pascal - conversion et apologétique*, Paris, Vrin, 1986, chap. III, II, p. 60-70), une cohérence dans son double emploi, géométrique et religieux.

³¹ Cette propriété remarquable est impliquée dans l'appréhension des quatre objets simples où se résument les conditions de toute expérience physique.

³² L'homme est ouvert à la double infinité qu'il déploie à partir de lui-même comme centre des phénomènes (voir Lafuma 199) ; mais il découvre aussi en lui une dualité de nature dont le modèle est le médiateur Jésus-Christ en qui il trouve son propre centre et le centre des choses (voir Lafuma 192).

³³ Ce sont les amateurs comme le Chevalier de Méré et les métaphysiciens comme le Père Noël (et, derrière lui, Descartes) qui subvertissent l'«esprit» de la science.

démonstration. Mais peut-on universaliser l'application de ces règles elles-mêmes universelles dans les discours familiers et dans les disciplines dont l'objet n'est pas phénoménal ? Ne faut-il pas se résigner à voir l'art de convaincre se réduire finalement à la sphère de la démonstration géométrique ?

C'est dans l'opuscule *De l'art de persuader* que s'effectue la réduction de l'art de convaincre à la mise en oeuvre de ses règles universelles dans la seule géométrie. Il faut tout d'abord examiner le dispositif conceptuel que Pascal élabore dans la première partie de ce texte. L'art de persuader comprend l'art d'agréer et l'art de convaincre. L'art d'agréer, qui s'adresse au coeur ou à la volonté des hommes, consiste à faire aimer et vouloir tel ou tel objet. L'art de convaincre, qui s'adresse à l'esprit ou à l'entendement des hommes, consiste à faire croire telle ou telle proposition dont on aura reconnu la vérité. Dans l'art d'agréer, il s'agit de lier immédiatement et sensiblement l'objet qu'on veut faire aimer ou vouloir aux principes universels de l'inclination. Dans l'art de convaincre, il s'agit, en revanche, de lier médiatement et logiquement la proposition qu'on veut faire recevoir à d'autres propositions, soit déjà démontrées (mais on a vu précédemment que la démonstration ne pouvait s'étendre à l'infini), soit évidentes et indéniables. De cette dernière sorte sont les principes de la géométrie, évidents pour le coeur, qui les connaît directement, et indéniables pour la raison, qui les rétablit indirectement contre les prétentions mêmes de la raison lorsque celle-ci feint de pouvoir se restreindre à la discursivité. Il y a, cependant, d'autres principes que géométriques, évidents pour qui appréhende en Dieu l'essence des choses, mais obscurcis pour qui prétend appréhender en soi-même l'essence des choses. De cet obscurcissement des principes essentiels, les *Pensées* vont témoigner abondamment. Par exemple, si la raison corrompue ne leur avait fait perdre la perception du juste³⁴, les hommes ne seraient pas condamnés au droit, qui ne coïncide jamais avec la pure justice, et à l'obéissance duquel seul le point de vue pénitentiel du « chrétien parfait » peut rendre le caractère de la pure justice³⁵.

L'opuscule explique cet obscurcissement par une confusion entre les deux ordres, celui du coeur ou de la volonté et celui de l'esprit ou de l'entendement, qui découle d'une confusion entre domaine surnaturel et domaine naturel. Car, dans le domaine surnaturel, il est légitime que l'agrément prime : il faut aimer Dieu pour le connaître ; mais il est illégitime de subordonner, dans le domaine naturel, l'appréciation de l'esprit à celle du coeur : ici, au contraire, il faut connaître pour aimer ce qui est véritablement aimable. Ainsi, les hommes ont raison d'aimer Dieu pour connaître le juste, mais tort de réputer juste ce que eux-mêmes se figurent juste. Il est conforme à l'ordre que Dieu soit l'objet immédiat de l'amour, ou d'une volonté naturellement inclinée au bien, lui qui est principe et fin de toutes choses ; il est contraire à l'ordre que nous devenions nous-mêmes l'objet immédiat de notre amour, nous érigeant principe de l'amabilité de toutes choses et fin en

³⁴ Voir Lafuma 60 et Lafuma 600.

³⁵ Voir Lafuma 14 et Lafuma 90.

toutes choses. C'est cette subversion de l'ordre qui, altérant les principes universels de l'inclination sensible comme ceux de l'assentiment logique, menace tout l'art de persuader.

Pour aimer un objet naturel (c'est-à-dire autre que Dieu), il faut en connaître l'amabilité. Cela signifie que l'amour profane doit être réglé par l'entendement. Mais cela ne signifie nullement que cette évaluation de l'entendement soit explicite — «par principe et démonstration»³⁶. Elle est même nécessairement implicite s'il est vrai qu'il serait ridicule de prouver par ordre les causes de l'amour³⁷, lesquelles existent, certes, mais s'avèrent à la fois nombreuses et ténues³⁸. L'évaluation de l'entendement est présente, quoique enveloppée, dans ce que Pascal nomme «jugement»³⁹.

Inversement, pour connaître un objet naturel (c'est-à-dire autre que Dieu) et, par conséquent, pour en bien juger, il faut appréhender ce que les choses sont en elles-mêmes et non par rapport à nous. Car, s'il est légitime de déployer les phénomènes physiques à partir de soi, le milieu n'est pourtant pas le centre⁴⁰, et il est illégitime de rapporter toutes choses à soi en se faisant centre et de soi et de toutes choses⁴¹. La connaissance de l'essence des choses est ordonnée à la connaissance de Dieu, qui est elle-même ordonnée à l'amour de Dieu. L'amour de Dieu doit donc, à son tour, régler l'entendement. L'entendement ne règle pas l'amour profane sans être réglé par l'amour de Dieu.

Cependant, l'homme ne connaît plus et n'aime plus comme il le devrait. Le dérèglement du péché a sa source dans la substitution de l'autopréférence à l'amour de Dieu. L'amour se mue en caprice, la créance en fantaisie. On n'aimera plus que ce qu'on veut et on ne croira plus que ce qu'on veut, l'entendement n'intervenant désormais que pour couvrir l'arbitraire de l'autopréférence⁴². C'est pourquoi Dieu lui-même ne peut remédier au désordre du péché qu'en s'accommodant à l'amour-propre : il n'y aura plus d'amour de l'homme pour Dieu que dans l'amour de Dieu pour l'homme pécheur. Dans la grâce efficace, Dieu ne se contente pas de solliciter l'adhésion d'une volonté encore réglée et éclairée dans son règlement, il délecte et entraîne infailliblement, par le poids même de la concupiscence, une volonté prévenant l'entendement du fait de son dérèglement⁴³. Il a voulu,

³⁶ Lafuma 298.

³⁷ Voir *ibid.*

³⁸ Voir Lafuma 512 sur l'«esprit de finesse» qui contient bien un raisonnement, mais qu'il est impossible d'explicitier, à cause de la multitude et de la délicatesse des principes.

³⁹ Voir Lafuma 513 et Lafuma 534.

⁴⁰ Sur cette distinction, voir Lafuma 199.

⁴¹ Voir notamment Lafuma 149, Lafuma 372, Lafuma 421, Lafuma 597, Lafuma 668, Lafuma 749.

⁴² Voir *O.A.P.*, p. 355 : «Cette voie est basse, indigne et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que s'il sait le mériter.» Voir aussi Lafuma 983.

⁴³ Voir *Ecrits sur la grâce*, II : dans la première nature, la volonté étant libre de la concupiscence, l'homme pouvait se porter indifféremment au bien (avec Dieu) ou au

dit Pascal, que les vérités de la grâce «entrent du coeur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le coeur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement, qui prétend devoir être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements»⁴⁴. Nous pouvons donc en conclure qu'il appartient à Dieu de redresser l'amour et la créance, de restaurer l'agrément et la conviction. Mais, hors de la grâce médicinale, l'amour et la créance semblent définitivement voués à l'arbitraire et à la rationalisation mensongère de l'autopréférence. Autant dire que l'art d'agrèer et l'art de convaincre s'effondrent tous deux.

C'est ce qui ressort de la réflexion que Pascal mène ensuite sur les principes de l'inclination sensible, qu'il appelle «principes de plaisir», et sur les principes de l'assentiment logique, qu'il appelle «principes de vrai». Ces principes sont, en droit, universels. Ceux de l'esprit et de l'entendement sont «des vérités naturelles et connues à tout le monde»⁴⁵. Tels sont les axiomes les plus généraux, par exemple que le tout est plus grand que la partie. Mais il y a en outre des axiomes particuliers aussi fermement reçus que les axiomes universels les plus généraux, quoiqu'ils soient faux. Les principes du coeur et de la volonté sont pareillement «de certains désirs naturels et communs à tous les hommes»⁴⁶. Tel est le désir d'être heureux, principe de plaisir universel et tout à fait général. Mais il y a en outre des principes de plaisir particuliers, le désir universel et général du bonheur étant diversifié par les moyens, autrement dit par les objets du désir qu'on se propose pour parvenir à la fin unique du désir, à savoir le bonheur lui-même. Et, de même, ces principes de plaisir particuliers inclinent aussi fortement que le désir du bonheur, quoiqu'ils soient pernicieux. Par analogie avec ce que Pascal dit des principes particuliers du coeur et de la volonté, qui sont des biens illusoires, on peut penser que les axiomes particuliers de l'esprit et de l'entendement sont des vérités également illusoires, de ces appréciations de l'imagination qui se substitue au sentiment⁴⁷ ou à l'appréciation de l'entendement réglé par l'amour de Dieu. Ainsi, tout le monde convient qu'il faut être juste, mais nul homme pécheur n'est en mesure, hors de la grâce médicinale, de discerner ce

mal (de lui-même sans Dieu) par le mouvement même de la volonté vers le bien ; dans la seconde nature, la volonté étant entraînée par la concupiscence, l'homme ne peut plus se porter de lui-même (infailliblement et néanmoins librement) qu'au mal, quoique toujours par le mouvement même de la volonté vers le bien, celui-ci ayant été dévoyé dans l'autopréférence ; à moins que, la volonté étant entraînée inversement par le contrepoids de la grâce efficace, l'homme ne veuille plus le péché mais la grâce libératrice (infailliblement et néanmoins librement), dans la reprise intérieure de l'autopréférence par l'amour du Dieu qui se donne lui-même à l'homme pécheur.

⁴⁴ *O.A.P.*, p. 355.

⁴⁵ *O.A.P.*, p. 355.

⁴⁶ *O.A.P.*, p. 355.

⁴⁷ Voir Lafuma 530.

qui est juste ou de marquer précisément le lieu de la justice⁴⁸. Pascal pose donc le problème de l'application de principes qui sont non seulement universels, mais encore généraux. Le particulier s'oppose en effet et à l'universel, et au général. Il est nécessaire et légitime que les principes universels et généraux se particularisent, c'est-à-dire qu'ils trouvent à s'appliquer. Mais il n'est ni nécessaire ni légitime que les principes universels et généraux, que tous les hommes suivent ou avouent, soient dévoyés dans la particularité de l'arbitraire humain. Pascal souligne l'écart qui s'est creusé, à cause du péché, entre l'admission des principes généraux et celle des principes particuliers. Tous les hommes désirent naturellement être heureux, mais nul n'arrive plus à déterminer naturellement ce qui doit le rendre heureux. Tous les hommes réservent naturellement leur acquiescement à la connaissance du vrai et du bien, mais nul n'arrive plus à assigner naturellement le vrai ni le bien. C'est au défaut d'application que se reconnaît la subversion du péché⁴⁹. Cette subversion n'apparaît nulle part mieux que dans l'altération du goût et dans celle du jugement.

Après avoir évoqué ces deux puissances de la persuasion que sont le coeur et l'esprit, la volonté et l'entendement, ainsi que leurs principes, de plaisir et de vrai, Pascal envisage la concurrence possible des inclinations de la volonté et des croyances de l'entendement. Si la volonté et l'entendement ont des forces respectives qui peuvent éventuellement s'additionner, de sorte que, pour gagner un homme, il faut, soit toucher son coeur, soit convaincre son esprit, soit conjuguer les deux modes de la persuasion, il n'en résulte pas moins de l'analyse initiale que la volonté a acquis plus de force que l'entendement depuis que règne le péché, tout particulièrement dans le domaine naturel où elle devrait pourtant se régler sur lui, au point même de détourner l'entendement en ne lui faisant considérer que ce qu'elle veut⁵⁰, si bien que, en cas de conflit entre les deux puissances, c'est elle qui triomphera infailliblement. Mais ce triomphe abusif de la volonté, loin de promouvoir l'art d'agréer, le ruine. Car cet art suppose des principes de plaisir universels au lieu que la corruption de la volonté ne lui fournit plus que des principes de plaisir particuliers. Pire encore, ces principes de plaisir particuliers ne sont même pas fixes. Rien n'est plus variable que l'amour capricieux. Dieu seul peut s'accommoder à l'amour-propre en convertissant le coeur de l'homme. Mais aucun homme, si habile soit-il à capter toutes les causes désormais projectives de l'amour, ne saurait être sûr de plaire⁵¹. Reste donc

⁴⁸ Voir notamment Lafuma 44 : «La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent ils en écachent la pointe et appuient tout autour plus sur le faux que sur le vrai.» Voir aussi Lafuma 86 et Lafuma 103.

⁴⁹ Voir Lafuma 540.

⁵⁰ Voir Lafuma 539.

⁵¹ Voir *O.A.P.*, p. 356 : «... aussi, si je n'en traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable ; et je m'y sens tellement disproportionné, que je crois la chose absolument impossible.» ; puis «Mais j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, qu'il est impossible d'y arriver. Au moins je sais que si quelqu'un en est capable, ce sont des personnes que je connais, et que personne n'a sur cela de si

l'art de convaincre. Mais les principes de l'entendement ne sont guère plus stables que ceux de la volonté à partir du moment où la volonté, elle-même corrompue, détourne l'entendement de considérer ce qui lui déplaît et ne recourt inversement à lui que pour rationaliser après coup ce qui lui plaît. L'art de convaincre suppose des principes de vrai universels. Cependant, hors de la géométrie et de l'appréhension des phénomènes, il n'y a quasiment plus que des principes de vrai particuliers, aussi peu constants que les principes de plaisir particuliers : le vrai et le bien dépendent désormais de la fantaisie. On ne saurait convaincre quelqu'un d'une vérité dont il n'est pas convaincu d'avance, et c'est pourquoi il est vain de croire qu'on puisse convaincre un homme de la vérité du christianisme en attendant que Dieu le convertisse, compte tenu de l'opposition naturelle et naturellement insurmontable qui lui fera repousser et les principes et les conséquences d'un raisonnement forgé à cet effet⁵². C'est donc, en fin de compte, tout l'art de persuader qui périclité au profit de la seule géométrie dont les principes sont soit évidents, soit indéniables⁵³.

La méthode démonstrative dont la géométrie offre le modèle ne résiste, en tant que résidu de l'art de persuader, que dans l'exercice même de la géométrie. Celle-ci vaut non seulement par sa méthode, en droit universelle, mais encore et surtout par l'application de cette méthode à l'objet purement phénoménal auquel la méthode démonstrative demeure, en fait, applicable. La géométrie manifeste une dimension curative qui l'oppose à la logique formelle. Car, si la logique formelle peut se targuer, comme la géométrie, d'énoncer les règles du raisonnement, la géométrie a néanmoins l'avantage sur elle de réduire ces règles à celles qui évitent et dénoncent tout ensemble la confusion des disputes que la logique formelle, en revanche, ne saurait ni prévenir ni démêler. La géométrie ne se borne pas à énoncer les règles du

claires et de si abondantes lumières.» (*ibid.*). Que conclure de ce flottement entre difficulté et impossibilité ? Si la différence est entre «esprit de finesse» et «esprit de géométrie» (voir Lafuma 512), l'art d'agrèer est difficile mais non pas impossible ; si la différence est entre «esprit de netteté» et confusion, l'art d'agrèer ruiné par le péché devient impossible. On peut encore s'accommoder par la finesse aux principes de l'amour, fussent-ils innombrables et déliés, mais on ne saurait s'accommoder aux caprices de l'amour-propre toujours changeant et insatisfait.

⁵² Voir notre thèse de Doctorat d'Etat, *Apologétique et raison dans les Pensées de Pascal*, Paris, Klincksieck, 1995, particulièrement notre position dans le débat entre Jeanne Russier et Roger-E. Lacombe, chap. VII, note 92, p. 266-267.

⁵³ Ils sont évidents pour le coeur, qui les connaît directement, et indéniables pour la raison, qui parvient à les rétablir indirectement par l'absurde.

En ce qui concerne les principes essentiels, il est certes encore possible de dénoncer par l'absurde leur fausseté (voir Lafuma 729 : il est faux que l'homicide soit un bien), mais il n'est plus possible de redresser par là leur vérité (voir Lafuma 905 : il est également faux que la proscription absolue de l'homicide soit un bien) : une vérité double requiert désormais le discernement. Il n'y a que les vérités métaphysiques qui, dans leur simplicité et dans leur réductibilité à des contradictoires, puissent être départies par l'absurde, malgré leur incompréhensibilité (voir note 27).

raisonnement, elle en appréhende la valeur par une conscience de la relativité de son objet qui l'élève bien au-dessus de sa pratique. Par-delà le métier de géomètre, on peut louer l'«esprit» de la géométrie, cet esprit qui articule la géométrie à la théologie et qui conduit le géomètre à des considérations sur la condition de l'homme qui passent la géométrie, comme le notait la conclusion de l'opuscule *De l'esprit géométrique*.

La seconde partie de l'opuscule *De l'art de persuader* reprend donc l'exposition des réquisits de la méthode démonstrative qui occupait la place centrale dans l'opuscule *De l'esprit géométrique*. Mais, en rappelant ici les règles de toute démonstration, Pascal souligne indirectement la singularité de la géométrie pour ce qui est de l'application de ces règles. Elle seule échappe à une subversion de l'entendement par la volonté déréglée qui se traduit par la restriction de la raison au raisonnement et par le refus de soumettre la raison à une autre instance qu'elle. La géométrie se caractérise par son ouverture à la naturalité des indéfinissables et des indémontrables. Ce trait s'ajoute aux règles de la démonstration proprement dites. C'est ainsi que ne seront retenues, en ce qui concerne la définition, l'axiome et la démonstration, que les règles formelles de toute démonstration, autrement dit que celles qui ne sauraient être omises⁵⁴.

Puis Pascal insiste de nouveau sur la différence entre géométrie et logique formelle. La logique formelle n'apporte rien de plus que ce que comporte déjà tout usage de la pensée. Les hommes n'ont pas besoin de la logique pour savoir raisonner, car rien n'est plus naturel. La logique est un artifice qui ne fait qu'embarrasser le règlement naturel de la pensée⁵⁵. En revanche, la géométrie énonce les règles de tout raisonnement démonstratif en rapportant le raisonnement et la discursivité en général, aussi bien nominale que réelle, à la naturalité des indéfinissables et des indémontrables. Or rien n'est moins naturel — dans la seconde nature du moins — que cette déférence de la raison à la nature. Aussi ne faut-il pas réputer naturelles ces règles de la démonstration sans relever immédiatement à quel point ces règles naturelles sont pourtant naturellement méconnues hors de la géométrie, cette discipline dont les prétentions quant à la connaissance sont sans doute les seules parfaitement ajustées à la condition de l'homme. Les géomètres sont les seuls à parvenir à une connaissance certaine et convaincante, compte tenu de la relativité de cette connaissance. Les prétentions exorbitantes des dogmatistes à fonder rationnellement la naturalité dans le but de parvenir à une connaissance humaine absolue sont

⁵⁴ D'où la variation dans l'énonciation des règles de la définition, de l'axiome et de la démonstration, qui passent de trois à huit (trois règles de la définition, deux règles de l'axiome, trois règles de la démonstration), puis de huit à cinq (en supprimant dans chaque rubrique une règle tenue pour accessoire et en ne gardant que deux règles de la définition, une règle de l'axiome et deux règles de la démonstration) : voir *O.A.P.*, p. 356-357.

⁵⁵ Sur la critique cartésienne et la critique pascalienne de la logique formelle, voir notre article : «L'usage de la logique selon Arnauld», dans *Antoine Arnauld (1612-1694) - philosophe, écrivain, théologien*, Paris, Chroniques de Port-Royal (n° 44), 1995, p. 233-243.

légitimement exposées aux sarcasmes des pyrrhoniens⁵⁶. Quant aux chrétiens, ils ne déniaient pas l'exigence d'une connaissance absolue, mais ils rattachent celle-ci à la capacité surnaturelle de Dieu que l'homme ne perd jamais, même dans le péché⁵⁷.

Nous devons nous demander, pour conclure, ce que devient la méthode démonstrative, une fois reconnue sa valeur résiduelle dans une discipline géométrique qui vaut, beaucoup plus que par le modèle qu'elle en offre, par l'«esprit» dont elle témoigne, lorsqu'on entend user encore de cette méthode hors du cadre de la géométrie. C'est ce que Pascal lui-même fait dans son apologétique. Il ne renonce pas à mettre en oeuvre la méthode démonstrative, tout en sachant, instruit par son examen de l'art de persuader, qu'elle sera impuissante à convaincre quiconque est prévenu contre le christianisme qu'il s'agit de prouver. La réfutation du Chevalier de Méré, dans la seconde partie de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, enseigne la nécessité de recourir à la méthode physique là où la méthode géométrique achoppe sur les prétentions abusives de la raison. On traitera les principes indémonstrables auxquels la raison refuse de déférer comme des hypothèses à vérifier indirectement par les démentis de l'expérience. Pascal reprend justement ce procédé indirect dans les *Pensées*. L'hypothèse chrétienne du péché et de la grâce, en tant que solution aux apories de l'anthropologie, est prouvée à partir du moment où l'on démontre l'impossibilité de toutes les autres hypothèses possibles qui, étant partiellement explicatives, se voient finalement démenties par l'expérience. Pascal étend même ce procédé à l'exégèse de l'Écriture, afin d'établir que les prophéties prédisent bien le messie chrétien, dans sa double nature humaine et divine, avant que l'histoire ne réalise ce qu'elles annoncent. Toute la preuve du christianisme repose donc sur une démarche inspirée de la méthode physique, celle-ci se substituant à la méthode géométrique dans la mesure où la raison revendique l'exclusivité. Cette démarche est contraignante pour l'esprit, mais non pour le coeur. Pas plus que le Chevalier de Méré ne peut se soustraire à la démonstration développée dans la seconde partie de l'opuscule *De l'esprit géométrique*, le libertin ne peut se soustraire à celle qui se trouve développée dans les *Pensées*. Ils sont tous deux acculés : s'ils ne sont pas intellectuellement convaincus par un raisonnement irréfutable, puisqu'il ne s'appuie plus sur aucun principe préalable, ils seront au moins juridiquement convaincus de l'endurcissement de leur raison contre la raison même⁵⁸, et

⁵⁶ Les dogmatistes ont le choix : ou ils invoquent une lumière naturelle tout humaine, mais celle-ci est obscurcie dès qu'on sort de la géométrie, à la gloire du pyrrhonisme ; ou ils se targuent, avec Descartes, de fonder métaphysiquement cette lumière naturelle tout humaine, et ils ne font que renforcer le pyrrhonisme en prétendant l'éradiquer par la fondation métaphysique (voir Lafuma 199).

⁵⁷ D'où la gradation «pyrrhonien, géomètre, chrétien : doute, assurance, soumission» de Lafuma 170.

⁵⁸ Sur le retournement sémantique du terme «convaincre», voir notre thèse : à défaut de convaincre les libertins de la vérité du christianisme, on peut les convaincre de manquer à la raison dont ils font pourtant profession contre le christianisme (voir Lafuma 175).

c'est sans doute là le vrai but que Pascal, géomètre et chrétien ayant examiné l'art de persuader, a dû se fixer.

Hélène Bouchilloux